

Rémi Madar

Paumes ouvertes

Poème



Bibliothèque Francopolis n° 20

Été 2026

Couverture :

©Jacques Grieu, *Les mains*

A mon fils, Nicolas...

I

*Il n'a pas voulu bouger
son lit et la fenêtre ouverte sur la baie
un spectacle suffisant
pour l'œil de l'enfant*

*j'ai pris mon mal en patience
la main tremblante
le pied en arythmie*

Et le cœur dans une cage

*Puis il a sauté
non sur l'occasion
sur le lit ensommeillé
pour atterrir sur le sol*

Départ imminent...

Les phoques
sur le ponton
photographie de l'œil
dans leur sommeil

Au loin
le rouge éclat
bombe de lumière
sur la mer

L'œil tombe aussi
sur Alcatraz
île-musée
on y vante les évadés

Le soir recouvre tout
les lumières de la ville
rien

Un bus nocturne
au toit démuné
file dans le noir
cheveux aux vents

Ponts sans fin
océan de part en part
plage déserte
froid dans la gorge

La vitesse est ivresse
les descentes une fusée
les montées une percée
et le bus une déesse

Fin de l'escapade
la nuit sur le trottoir
pèse un quintal

Une façade en ruine
yeux décrépits

des bouteilles de gin
collent aux mains poisseuses

La nuit terreur
où les trottoirs-lits
jaillissent ici et là
sous les yeux ébahis

Cinq dollars dans la paume de l'un
sa main n'y croit pas
elle remue d'émotion
et son regard

Moi je n'y suis pour rien
j'aurais pu lui dire
mais je ne parle pas
rien pas un mot

C'est ma main la responsable
elle a tendu ce billet
il l'a saisi
il m'a dit
le Christ tu es
je me suis senti
moins que rien

Il a acheté une bouteille
une lampée à ma santé
je n'ai pas voulu
avais-je le choix

J'ai pensé à hier
c'était une église déserte
qui m'a vu
mains jointes prières murmurées

Je me suis dit
fais quelque chose
un rat qui croupit

Il a bu
la bouteille en entier
il a cru rire
le déraillement de sa voix

J'ai pensé aux phoques
la lumière
de l'avant-soirée
une goutte est tombée

Quelques pas dans la nuit
l'obscur se répand
se fait beau ou laid
tout dépend des regards

Poches crevées ou pleines
c'est selon...

Des voitures sans tête
déambulent

une portière ouverte

Au vent

Promenade dans la nuit

vierge d'étoiles

inondée d'un noir

ambigu

Qui ira sauver

les mains pleines de gin

Je pense

aux phoques qui régulent

Qui ira bomber le torse

vanter

quoi au juste ?

qui ira se nourrir

de quoi au juste ?

Le sans-abri maudit la nuit

une boîte de nuit à ciel ouvert

qui cogne en lui

de jour comme de nuit

Il mord le vent

crie la faim

tête en parpaing

*L'homme sans toit
n'en désire pas
que ferait-il avec
pas fortune*

*Adossé
sa spécialité
tenir les façades nues, les murs qui vrillent, les piliers chancelants
là, sa maison du moment*

*Il s'empiffre d'air frais
s'enlise
dans le parfum de la nuit
il boit*

*Parfois plus qu'à l'accoutumée
pour tuer
les pétales des yeux
la soie des visages*

Il boit ce gin d'enfer

*Retour à l'hôtel
qui s'extasie
du vaste océan
qui s'endort...*

*L'hôtel reposoir
sommeil sacré
quand le soleil fait la moue
que la nuit relève le jour*

*Le silence de l'accueil
les portes polies
qui cadenaient les rêves de passage
les couloirs ouatés*

*Et la chambre éclairée
par les lumières de la ville
et la chambre excitée
par les rumeurs du soir*

Le lendemain ou le jour suivant
ou la semaine qui suit
ou dans dix ans
j'irai

Par les quatre vents
me fondre dans l'eau
corps-fuselage
avec les phoques

Nage dans les lames
dans le crépuscule qui rougeoit
sans larmes
mais avec au cœur l'horizon

Je nagerai avec lui
chacun la brasse
et nos regards fichés là-bas
de l'autre côté

Dos à la berge
les pieds-sirène
les chants qui se perdent
les plans que l'on étend

Dos crawlé brasse indienne
l'Océan non-indien
sourit de nos mouvements
que le ciel de nuit reflète

La baie
le pont rouge
l'ivresse du soir
le bus déesse
des points infimes

Juste notre élan
pour aller devant
sans savoir quand ni où
mais en route

Je ne dis pas la folie qui guette
je ne dis pas le noir au bout

Je n'évoque pas les confins impossibles

J'aurais rêvé de cette fin

Et lui aussi qui me suit qui se tait

Puis l'opaque
et le vent pénètre
et le froid gifle
et le courant déborde

Une étoile de mer
lui et moi
nos corps constellés
regards sur le ciel étoilé

Vertige et veille
ballottement langoureux

Reprise commune
d'une brasse à deux
un cordon qui nous lie

Une bouée orange

On s'y agrippe
chacun d'une main délavée
un phare imprévu
une lumière qui girouette

*Nos deux mains
tancées par la houle
s'entrelacent entre deux vagues*

*Elles respirent un temps
vidées de leur souvenir
inspirées par le vent de la nuit*

*Perplexes parfois
Dès que froidure
s'éprend de la peau*

*Doigts en éventail
elles s'émerveillent aussi
des étoiles en pleurs*

*L'une des deux mains
montre au loin
une pâle lueur
d'un index tremblotant*

*L'autre
comme le ferait un chiffon
efface d'un trait
la lumière vacillante*

*Puis de la bouée
elles s'émancipent*

paumes tendues vers l'avant
écumes en arrière-plan

Mais après un temps
corde tendue
nos corps palpitent
un ultime sursaut

Que l'on fait durer

On se serait dit
Souvenir terrien
laissons le ciel
descendre sur nous

On se serait dit aussi
souvenir des pas
laissons la mer
infuser
une grâce

Et là advient l'instant
une infime angoisse
et tout disparaît

Une voix
la sienne ?
Je l'ignore

Murmure ténu
son amour
dans la paume
et dans l'air...

II

Tout réapparaît

Cycle

Lui transmuté
moi enneigé

Chemin dans
les fonds marins
yeux corail
danse anguleuse

Flocons liquides
dans nos mains
aqueuses
Palmes qui moulinent

L'eau s'ébroue et secoue
pas de plomb
à reculons
bulles qui remontent

Des noyés
aux rictus inquiets
entonnent
les reliefs du danger

Un dieu passe en trombe

Des pendus
dégorgent leur borbier
dans une descente
qu'un plongeon n'aurait pas reniée

Un javelot perce l'eau

Des hommes-troncs
désespérés
n'attendent que le fond
pour rebondir

Un requin raye le courant

Nous contemplons
ces reliques trépassées
de nos yeux
vaporeux

Et à nos pieds
les sourires des poissons
leurs caresses-écailles
font légion

Parfois un banc de thons
fait des huit à profusion
de sa main enfantine
il montre leur comptine

Je décoche une bulle
signe de liesse
Il boit la tasse
rire zébré dans l'eau floutée
puis tourneboulage
carambolage de nos mains et nos pieds
devant le rire effaré
des affreuses méduses

Est-ce une eau bénite ici
pour que nous soyons ainsi
sous la coupe d'une joie
que nul ne saurait ravir ?

Continuum quasi infini
de notre twist
sous un ciel d'eau miroitante
une main nous encense

Jusqu'à quand nos pas enchantés
jusqu'à quand nos mines égayées
cloche de fin
as-tu oublié la pleine lumière de l'air frais ?

Je raille la surface
je me moque des navires des goélands et des astres
pied de nez aux confins de l'espace
les profondeurs m'inspirent tant

Mais...

Il boit la tasse encore
jusqu'à la lie ?
Il ne me dit pas
le péril imminent
il ne montre pas
sa petite main qui dit non

Je comprends
il n'a pas de branchie
moi c'est autre chose
je suis d'un autre bois

Remontée zigzagante
sa tête contre mon épaule
lové contre ma peau
la douce apnée dans ses veines

Je fonce vers le haut
l'unique pensée
l'oxygène
le Graal

Les cercles défilent
dans l'eau qui tourbillonne
nous croisons des mondes
des monstres parfois désespérés

On nous retient par la manche
on voudrait un peu d'attention
l'un me dit : et ma mère ?
l'autre supplie : et mon Dieu ?

Mais aucune réponse ne vient
si je devais être retenu
que resterait-il de la vie
dont je suis le garant ?

Voilà les faisceaux de lumière
l'espérance du fils endormi
moi
socle de sa vie

Respire-t-il encore
je n'ose de crainte de
un dernier coup de rein
mon cœur un bélier d'airain

La lumière baigne les eaux premières
la lumière sidère le père
la lumière plonge ses raies
est-il encore temps ?

Et voilà je monte le fils vers le soleil
tête en premier
moi dessous en dernier
il suffoque la chance

Je remonte tape sur son dos fébrile
l'eau de la tasse
le regard s'ouvre
l'écume répond

Il me dit Amen
simplement
j'acquiesce par un silence
discret

A lui le soleil l'éblouit
il l'auréole
la réverbération
dessin sur son visage

Juste une larme
sur ma joue
je m'incline devant
la vie sauvée

Mais...

La chaleur assène ses traits
au père de cire
qui pâlit
dans l'ombre du fils

Je fonds à vue d'œil
et le fils se glorifie

joues flasques yeux émaciés
corps bientôt en cendre

Le soleil ne joue pas à cache-cache
avec moi père en partance
vers un autre état
où le corps détale...

Parole au fils qui bégaie
Nage en barbotant
Crie de-ci de-là

Paix à la chair qui survit à la semence

Il s'est retrouvé seul
une nuée
au-dessus de lui
comme une manne

Un rideau à l'horizon
et les yeux du fils

Quête
une terre
mais le giron de la mer

Encerle corps et peau...

III

Il a trouvé une terre
après un crawl marathon
après une lutte contre l'écume
et des tasses à revendre

Une terre
île pleine de mystère
Finistère ?
on l'ignore...

Son pied nu s'enfonce
son œil aux aguets
l'estomac brûle
son cœur implose

Il tombe...

Dort dans le vent
le visage au ciel délavé
la paume droite
reflet des filaments

Se redresse
fin du somme
il regarde au loin
foin de la nage des fonds marins

Une marche vierge au début
debout et franc
la main en visière
un soleil s'éclate aux quatre coins

Les yeux du fils n'ont pas froid
un pied devant l'autre
avec l'éclat de l'homme qui sait
sa poigne menace le paysage

Qui pourtant n'a rien provoqué
qui se tient sage
aux pieds de l'enfant
dont la mâchoire enrage

Chute-t-il
qu'il se remet d'aplomb aussitôt

Pense-t-il
qu'il s'en remet aux sept vents

Puis...

Il y a des montagnes interdites
aux abords de ses pas
il défie de sa moue
les pics invincibles

Un tonnerre inonde le ciel
zébrure dans une nuit immonde

le fils effronté
efface tout d'un coup de chiffon

Un taureau
ce fils aux œillères
qui fonce droit
en marche militaire

Qu'advient-il sur le chemin escarpé ?

Qu'advient-il quand il fallut grimper ?

Qu'advient-il lorsque le vide devint vertige ?

Qu'advient-il alors ?

Pour tout un chacun
la peur au flanc
la sueur qui colle à la peau
le risque du dérapage de l'abîme qui appelle

Il n'y échappe pas... le fils...

Il croyait increvables ses pas
il pensait sa tête d'acier
inoxydable

Et son poing dressé à tout jamais

Sa croyance à lui

Sa langue elle se noue

Babel dans sa

bouche !

Des accents nouveaux

Qui cognent contre les parois

de

la

montagne

un zigzag

sur

un

chemin

ténu

Arrêt la peur rend statue

Abba

Sa voix

murmure minuscule

dans la peur majuscule

répétition

pour

être certain

que l'on

a bien

entendu

Abba

Montagnes disparues

juste

un

jar

din

Et la solitude du

fil

il prie sans savoir qui prier réflexe de

il profère et crie

Abba ignorant le sens et la portée

Il se voit chuter dans le vide qui n'est

vomir son épouvante

dans le noir du jar

din

le jais de l'abandon tord le cou au

fil

é

plo

ré

le lieu obscur happe les syllabes *Abba*

mais rien

nulle

ré

ponse

au

cune

pré

sence

Quelle est cette caresse qui descend le long de sa nuque ?

Quel est ce vent soudain qui sourit à son dos rond ?

Un frémissement...

Le redressement

in

fime

du fils

On entend : « ben » !

mais le fils reste sourd

et le vent

emporte

vite

et

très loin
les trois lettres...

sursaut
léger
du fils
qui
marmonne
en syllabes à peine arrimées
les
rudiments
d'une langue nouvelle...

il marche en tombant
il redevient
enfant
vierge de tout mal
le sens d'innocent

La porte du jardin s'efface, s'incline, il passe, une main tendue, quelque part, après, dans un bois touffu, il avance, une rangée d'arbres vétustes abonde dans son sens, des coquelicots chatouillent ses pieds d'enfant, des soleils dans des cieux détraqués jouent à colin-maillard, il trouve une pierre qui s'esquive à son passage.

Et toujours quelque part (il ne sait pas où exactement) une main tendue...

Et voilà qu'il se parle, qu'il se dit à lui-même, à qui appartient cette main,
mais l'écho retentit comme un gong qui ébranle les soleils.

Ici les soleils s'allient avec les étoiles dans un ciel qui court après la nuit sans
jamais parvenir à l'attraper.

Il se dit encore, j'ai dit *Abba*, moi, mais encore, on a dit ben, mais encore,
cela ne me dit pas ce que fait cette main quelque part, et cela ne me dit pas
son propriétaire...

Il cherche

Pas comme un chasseur

Sa proie

Il s'éprend

de cette main inconnue

Ne rêve-t-il pas de fiançailles

de bague au doigt ?

Il file vers ce qu'il croit être

une main

Marche d'enfant

rêve d'espérance

Il ne faudrait pas un index qui tance

une paume tendue

ou un poing menaçant

ou bien alors une main-revolver

Mais plus il avance et plus la main semble

s'éloigner

il demande alors
au ciel
l'augure d'un chemin
un sillon tracé sûr et certain
une voie qui le mènerait à bon
port

Ciel reste sourd
mutique sans absolution

Des papillons volent en
auréole
exhibent les couleurs du
vivant

Fils leur demande, où est-elle cette main, où est-elle...

La réponse des papillons ?
des ailes qui se déploient
dans la joie des soleils vermeils
l'âme aussi légère qu'une plume

Ne voudrait-il pas être comme eux ?

Il interpelle les troncs
d'abord les rugueux peu loquaces
puis ceux qui saignent blanc
enfin les décapités

Pas l'un d'entre eux ne daigne répondre

Le tout pour le tout

Invocation et supplication

Les soleils convoqués, sommés de dire ce qu'il en est, de cette main, quelque part, aux abords des bois touffus, de cette main qu'il jure avoir vue.

Soleils réunis en conclave dans un ciel intime à l'abri des regards indiscrets

L'attente du fils

L'attente du verdict

Il campe sous une nuit de soleils absents

Mais les soleils se taisent. Aucun verdict ne tombe. Rien. Le silence.

Lui n'y croit pas, il se cramponne à l'idée de la main, même s'il ne la voit plus, même si elle n'apparaît plus, même si aucun œil ne la perçoit. Il implore la main que nul n'est en mesure de voir. Il y croit vraiment.

Alors...

Une lutte effrénée dans les bois touffus...

Il quémande au lotus sur un étang, l'avez-vous vue la main, répondez-moi bon sang, ne me laissez pas avec du rien entre les mains. Silence du lotus.

Il supplie les aubépines, il demande le chemin aussi pour se rendre auprès de la main, mais elles l'ignorent avec dédain, demeurent au centre de leur candeur.

Un hérisson passe par là, les poils du fils se hérissent ; il pense avoir trouvé l'ami qui le mènera à bon port, mais l'animal renfrogné entre en lui-même. La boule piquante. Un refus net, sans bavure.

Il se tourne alors vers les cieux. L'ultime requête ? Quid des Dieux qu'il convoque ? Un blanc sidérant qui ne dit rien.

Il attend la lune
avec l'espoir qu'elle
se plie en deux
pour lui et son affaire

Mais la lune ne vient pas

Est-ce qu'elle existe vraiment d'ailleurs ?

Il interpelle les soleils vermeils

Qui font la sourde oreille...

Masquent leurs feux d'un voile étrange !

Mais il n'a pas la langue dans sa poche, il prend à témoin le bois de son passage dans ses allées boisées, mais aucun vent n'inspire, nulle brise n'aspire.

Le bois semble à peine respirer.

A-t-il le souffle
coupé ?

Est-il bien de chair et d'os ce cher bois touffu ?

Il ne perd pas de vue sa quête première !

La main tendue.

Les pas du fils. Pourquoi l'absence d'empreinte quand il marche ?

Lui ne le remarque pas, tellement obsédé par ce désir de serrer cette main...

Jamais il ne se dit qu'il perd le nord ou la tête, jamais il ne pose sur le tapis ce qu'il croit savoir, il fonce toujours. Taureau inextinguible. Qui croit encore que le toréador ira voler par ses cornes acérées...

Mais voilà...

Le paysage

fond

à vue d'œil

dans le feu

L'enfant n'a pas dit son dernier mot, il tire de sa besace ses dernières cartouches, s'arme d'un gros calibre, pas question de disparaître (c'est pour aller où, nulle part, sûrement pas, il tient trop à ce qu'il croit être la vie).

Tirer à balle réelle

pour faire renaître

ce qui se dissout

et s'ancrer dans la terre ferme !

Première salve, ça mitraille, ça envoie des médailles de fer dans les sept coins du bois touffu, ça éclate en disparte, et

ça ne sert à rien...

Mais le fils s'excite de ce rien qu'il expédie en vain !

Il tire, deuxième salve, plus fournie, dans les quatorze coins paumés du bois paumé qui affiche un air désolé.

C'est un métal évanescent qui sent la poudre d'escampette, le presque rien, un métal à blanc que l'on entend à peine...

Jamais deux sans trois.

Ce fils qui se croit roi du bois touffu n'a pas l'intention de jeter une vie par-dessus bord, il s'accroche au feu entre ses mains.

Malgré

la

dissolution

la promesse

d'une fin

Une mitraillette cette fois-ci. Tirer à trois cent-soixante degrés à tous les vents. Une toupie qui mitraille. Ce fils maintenant dément. Girouette folle qu'aucun élément ne peut réfréner.

Hurlement de l'enfant

Cri jeté à l'horizon-néant

L'arme ?

Où est-elle ?

Les projectiles ?

Où sont-ils ?

Et les arbres élancés ?

L'absence de racine trouble un regard qui oserait s'y risquer

Et les fleurs ? Et leurs odeurs aux mille et une couleurs ?

On cherche tige, corolle, étamine, pistil...

Un enquêteur patenté patine !

Ne resterait alors que le ciel, les soleils vermeils, la lune et ses croissants et les étoiles à foison.

Tout a été effacé !

Et le fils alors ?

Un rideau blanc
est tombé

dépouillé
le fils est là

statue incrédule

Nu
et toujours
sans le père

Il ne pleure pas

Se contenter d'être

à l'aube
peut-être
d'un jour nouveau

Alors

un fil surgit
de ses larmes

si simple

comment n'a-t-il pas vu

L'amour

du père

Et le fils

paume ouverte

l'emporte.

Rémi Madar est professeur de lettres depuis plus de 33 ans (lycée et université).

Écrivain, il a, à son actif, onze ouvrages (publiés tous à compte d'éditeur).

Critique littéraire, il est aussi trésorier et collaborateur régulier de la revue [Poésie/Première](#) (recensions, articles sur des recueils de poèmes : Tison, Guillevic, Dobzynski, etc.). Diverses publications d'articles et de poèmes dans des revues de poésie (*Possibles, Concerto pour marées et silence, revue*). Animateur depuis plusieurs années d'un café littéraire.